

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 11 juillet 1936

Discours prononcé par M. Albert GRENIER, Professeur au Collège de France

Mesdames,
Messieurs,
Mes chers Amis,

Vous venez d'entendre, de M. Thévenot, un très beau discours. Dans sa simplicité, il évoque parfaitement le grand problème moral et social que soulève, pour tout éducateur, sa tâche modeste de chaque jour. La façon dont votre professeur comprend son enseignement aurait certainement comblé de satisfaction les grands restaurateurs de l'Université au début de la Troisième République : Victor Duruy, Jules Ferry, Ernest Lavisce et tant d'autres qui, avant eux, ont conçu la formation de la jeunesse comme la base même de notre système politique. M. Thévenot a bien mis en lumière la valeur éducative de cette liberté de jugement qui est notre premier principe. Nous vous invitons, de façon pressante, à connaître et à comprendre ; nous laissons votre jeune intelligence prendre l'habitude de juger elle-même. Ainsi, vous deviendrez des hommes que ne déconcerte aucun fait ni aucune idée, mais qui ne se paieront pas de mots. À ceux qui pourraient avoir tendance à ne voir, dans le professeur, qu'un marchand de Grec et de Latin, voire de Mathématiques, M. Thévenot a justement montré le souci scrupuleux de l'Université de concilier au mieux les exigences de la Famille et celles de la Société.

Ne croyez pas que l'enseignement du Lycée demeure étranger aux grandes questions que pose la vie et, qu'entièrement satisfait de lui-même, il s'immobilise dans l'observation des règles présentes. Il est le premier à s'examiner lui-même et à se critiquer. Critique facile ! La difficulté est de trouver les remèdes parfaits, ceux qui, sans rien abandonner de ce qui est bon, redresseront ce qui laisse à désirer. De cette inquiétude, de cette recherche du mieux, proviennent ces fréquents changements dont parfois on s'étonne.

Pourquoi, s'est-on demandé depuis longtemps, notre enseignement secondaire s'hypnotise-t-il dans l'étude du passé : passé grec, passé latin, périodes anciennes de notre histoire et de notre littérature ? Ce sont là choses mortes, a-t-on dit. À quoi bon s'attarder dans ces cimetières ? En quoi de belles études préparent-elles la jeunesse à la vie ? La Grèce et Rome et la vieille France sont-elles vraiment mortes en nous ? Ne vivent-elles pas d'une vérité profondément humaine plus clairement et plus aisément intelligible que les complications modernes ? Leur tradition n'est-elle pas le lien entre le passé qui nous a faits ce que nous sommes et l'avenir que fera cette jeunesse, aujourd'hui à l'école ? Toutes les années qui vont venir pour vous, vous les aurez, jeunes gens, pour essayer de comprendre la vie moderne et pour y participer. N'est-il pas bon que vos années de Lycée vous aient plongés dans ce passé qui fut souvent grand et noble et beau ?

Et cependant, sans méconnaître le mérite éprouvé des humanités classiques, on a tenu à initier également la jeunesse aux éléments les plus caractéristiques du temps présent. De là à de nouveaux chapitres dans vos manuels d'Histoire et de Littérature ; de là une attention plus vive prêtée aux langues étrangères ; de là surtout ces solides notions de Sciences Physiques et Chimiques avec les Mathématiques qu'elles comportent. Les inquiétudes des maîtres chargent sans cesse leur prône de « quelque nouveau saint ». Dieu nous en garde, penseront les élèves et, souvent, leurs familles !

Mais, avec vos parents, vos maîtres s'inquiètent aussi de ces programmes trop chargés qui ne vous permettent plus de rien étudier à fond. Le Professeur de Lettres se plaint de ce qu'un élève de Première soit incapable de lire un texte grec ou latin et qu'il n'ait jamais eu le temps de parcourir, d'un bout à l'autre, un ouvrage français. Le Professeur de Sciences gémit, de son côté, de ne plus trouver un élève capable d'un raisonnement mathématique. Par force, l'examineur au Baccalauréat se contente d'à peu près. Mais, nous demandons-nous, quelle valeur éducative a cet à peu près ? Nous n'aurons enseigné à nos élèves qu'à mal apprendre. Ils se sont habitués à ne voir jamais complètement clair. Ils n'ont pas eu le temps de réfléchir : ils ne savent que réciter. Est-ce à leur inculquer de tels défauts d'esprit que doit aboutir toute notre bonne volonté ?

Alléger les programmes est vite dit. Mais que sacrifier, puisque tout y est bon, puisque tout y paraît indispensable ? On a pensé bannir le Grec des Lycées. C'eût été dommage. Les élèves y sont revenus d'eux-mêmes. On a multiplié, puis, à l'expérience réduit le nombre des sections spécialisées. Un littéraire peut-il rester absolument étranger à toute notion de sciences ?

Du reste, même allégés, les programmes ne risqueront-ils pas encore de paraître trop lourds.

Prise de scrupules, l'*Alma Mater* s'est demandé en effet si elle ne surmène pas les jeunes gens qui lui sont confiés et si son ardeur à cultiver leur esprit ne lui a pas fait négliger les corps. Elle s'est souvenue du précepte de Montaigne : « ce n'est pas une âme, ce n'est pas un corps qu'on demande : c'est un homme ; il n'en faut pas faire à deux. Et, comme dict Platon, il ne faut pas les exercer l'un sans l'autre, mais les conduire également comme un couple de chevaux attelés à même timon ».

Elle s'est donc hâtée de distribuer, de ci de là, quelques demi-heures de gymnastique. Elle a même cherché des terrains de sport. Mais ce qu'elle n'a pu trouver, dans ces horaires, ce sont les après-midis qui eussent été nécessaires à une vraie culture physique. Mes chers amis, je crains bien que ce ne soit pas à vous qu'on ait pensé lorsque, récemment, on créa un Ministère des Loisirs Nationaux.

Un souci surtout inquiète vos Maîtres. Lorsqu'ils voient devant eux des classes chaque année plus nombreuses, ils se demandent comment ils pourront conduire tous les élèves vers les carrières libérales qu'ils ambitionnent. Quel sera l'avenir de tous ces enfants ? Et, pour conduire chacun à sa juste place, on songe à une orientation professionnelle, on cherche une sélection progressive et l'on a multiplié les examens de passage. De vastes plans sont à l'ordre du jour ; on discute d'une Ecole Unique diversifiée et ramifiée suivant les aptitudes de chacun. Mais comment discerner les aptitudes vraies d'un enfant ? À quelles erreurs, à quelles injustices, pourrait aboutir à un enseignement trop strictement dirigé ? Une telle réforme, d'ailleurs, exigerait une transformation radicale de la vieille maison universitaire ; je crois que nous n'en sommes pas encore là.

L'heure, toutefois, est sérieuse, car tout système politique a nécessairement son système d'enseignement. Le nôtre, malgré toutes les retouches qu'il a subies, est celui de notre jeune République d'entre 1971 et 1980. Que sera le Lycée de demain ?

Lorsqu'on songe à la formation de notre jeunesse, ce n'est pas seulement nous-mêmes qu'il s'agit de considérer. Les Français ont appris à regarder autour d'eux ; ils suivent, d'un œil souvent étonné, mais toujours intéressé et qui juge sans parti-pris, les expériences qui se poursuivent dans les pays voisins. L'Université Française n'a jamais pensé à s'entourer d'une muraille de Chine. Quelle muraille, d'ailleurs, pourrait arrêter les idées ?

Je viens justement de rencontrer, dans le dernier numéro du *Mercure de France*, une étude remarquable d'un des plus distingués parmi nos recteurs : M ; Edouard Spenlé, spécialiste de la littérature allemande : « Deux conceptions de l'éducation : Humanisme et Racisme ».

L'Humanisme, c'est nous, c'est vous, c'est tout votre système d'éducation depuis le XVI^e siècle. Du patrimoine commun à toute l'humanité, il cherche à dégager les idées, les sentiments et les connaissances qui formeront ce que nous appelons « l'honnête homme ». Il vise à l'universalité ; il respecte les patries, mais, au-dessus d'elles, il considère l'humanité. Il est désintéressé. Son idéal est le vrai, en morale comme en science. Il est convaincu que le vrai seul est beau, que le vrai seul est bon, que le vrai seul, en dernière analyse, est utile. C'est le culte de la vérité et des méthodes pour y parvenir qu'il veut vous apprendre.

Je n'ai pas besoin de vous définir le Racisme. Son système d'éducation répudie absolument l'idéal humaniste. Il ne s'agit pas pour lui d'universalité, mais d'un peuple, et même seulement d'une partie de ce peuple. Il ne s'agit pas d'un idéal de connaissances, mais de volonté de puissance. Il ne s'agit même pas de vérité, en é, mais seulement d'utilité immédiate.

M. Spenlé nous cite, sur ce point, un passage caractéristique du livre de Rosenberg : *Le Mythe du XX^e siècle*, livre qui, avec celui de Hitler : *Mein Kampf*, nous apporte, dit-il la loi et les prophètes de la nouvelle religion.

« Je tiens à déclarer à Messieurs les Critiques, dit Rosenberg, que tout ce que j'avance, je considère comme une vérité absolument indispensable à notre temps et je le maintiendrai tel quel, alors même que les faits historiques sur lesquels s'appuie mon argumentation s'avéreraient faux ».

Que peuvent penser, de telles déclarations, ceux des Allemands qui ont reçu, comme nous, une culture basée sur l'étude des Humanités ? Je l'ignore, mais je suis sûr qu'il serait impossible d'imposer chez nous, même à ceux qui sont restés étrangers à l'enseignement secondaire, un système qui ferait fi aussi cyniquement de la vérité. Et cependant, dans la pratique, le voisinage même n'obligera-t-il pas un jour notre vieil humanisme, non pas à renier ses principes, mais à mitiger ses méthodes ? Tout n'est peut-être pas mauvais et inhumain dans les organisations de la jeunesse allemande. Le système d'éducation raciste aurait déjà imprimé à la jeune génération, chez nos voisins, une souple vigueur, un entrain, un goût de l'initiative qui sont d'évidentes qualités.

Nous subordonnons, chez nous, le corps à l'esprit. Chez elle, la primauté est attribuée à la formation physique. L'instruction qui s'adresse à la mémoire et à l'intelligence se trouve nettement reléguée au second rang. Il s'agit avant tout d'endurcir le jeune homme et d'éduquer sa volonté, afin, dit M. Spenlé, « d'en former un type à la fois de soldat, de missionnaire et de

pionnier en qui revivra la tradition guerrière et mystique qui avait été, au Moyen-Age, celle, non certes des clercs de l'Université, mais des Chevaliers de l'Ordre Teutonique ».

Et alors, nous avertit-on, « si l'Allemagne mène à terme le programme intégral de sa régénération raciste, tandis que nous persévérons dans la tradition de nos humanités quelque peu archaïques, au bout de quelques générations, on aura le spectacle de deux peuples habitant sur les rives opposées d'un même fleuve et qui n'auront plus rien de commun, ne pèseront plus rien dans les mêmes balances, ni avec les mêmes poids, et qui n'arriveront plus à communiquer leur pensée par le truchement d'aucun langage commun ».

La tradition des Chevaliers de l'Ordre Teutonique, mes chers amis, n'est pas la nôtre, et je ne l'envie pas pour la gloire de notre nation. Mais nous devons nous appliquer, je crois, à former autre chose que des « clercs d'Université ». Il en faudra et il y en aura toujours, certainement. Sans sacrifier ni l'humanité, ni le culte du vrai, Notre enseignement secondaire en viendra probablement, comme le recommandait Montaigne, à dresser le corps au même rang que l'esprit. Le corps, les nerfs, n'ont-ils pas, en somme, autant de part que l'intelligence à la formation de la volonté qui est, je le crois bien, dans l'homme, la qualité essentielle, et, peut-être, la plus nécessaire aujourd'hui ?

Mes chers amis, faisons confiance, pour l'avenir, à notre vieille Université Française, comme à l'ensemble de nos concitoyens et aux ressources de notre cher pays. Ne disons pas trop de mal de notre enseignement en ce jour, surtout, où votre Lycée va couronner les plus brillants de ses élèves et, à tous, dira au revoir pour deux mois et demi. Vous serez d'accord avec moi, et vos Professeurs le seront avec nous, pour reconnaître que notre système d'éducation a, en tous cas, une tradition excellente, hors de tout conteste, celle des grandes vacances, durant lesquelles il vous invite à pratiquer librement toute la culture physique qu'il n'a pu de vous donner, à reposer votre intelligence plus ou moins surmenée, et à éduquer vous-mêmes, sous la surveillance de vos seuls parents, votre volonté de puissance.

Albert GRENIER

(1878-1961)

Membre de l'Ecole française de Rome (1904-1907)

Docteur ès lettres (1912)

Professeur à la Faculté de Strasbourg (1919-1932)

Professeur au Collège de France (1936-1948)

Membre de l'Académie des inscriptions et belles lettres (1942)

Directeur de l'Ecole française de Rome (1947-1952)